C'était un samedi, jour de marché; les habitans de Douvres et des environs encombraient les rues. La mystérieuse disparution d'Hannah Gerson et de Lydia avait captivé l'attention générale. Lorsque Hannah arriva à Douvres, attachée sur le cheval d'un des chasseurs et escortée par eux, les exécrations de la populace l'accueillirent. La stupeur générale fut si grande, que nul ne songea à défendre la coupable ni à attribuer son crime à un dérangement d'esprit. Toutes les classes, tous les âges la condamnèrent.

Peu de jours après, plus de cinquante mille personnes couvraient les landes de Penendew. Une agitation extraordinaire régnait dans cette foule compacte, dont les regards se dirigeaient vers un échafaud.

Un bourdonnement s'éleva soudain à l'aspect d'une voiture découverte qui se frayait péniblement un passage à travers la multitude. On entendit ces mots répétés de bouche en bouche :

" Périsse celle qui a tué un enfant !

Et une femme pâle et échevelée, qui allait mourir dit en soupirant :

" J'avais droit peut-être à quelque pitié. Pardonne-moi, mon père !"

Ce drame est resté dans le souvenir des habitans de Douvres; le peuple l'y chante encore sous la forme d'une ballade intitulée, *La petite Lydia.*

Connaissances Utiles.

Que le pauvre apprenne à gagner, le riche à dépenser.

Mr. le Rédacteur.

Comme j'ai déjà eu occasion de vous entretenir sur les différentes industries que l'on pourrait créer en Canada, et que vous avez manifesté le désir d'ouvrir avec moi toutes les communications à ce sujet, j'ose espérer que tous ne recevrez pas moins favorablement celles qui traitent sur l'Agriculture, je prends donc aujourd'hui le parti de vous faire parvenir un avis, à mes confrères les cultivateurs, sur la manière d'élever, de sevrer, d'engraisser les veaux principalement et de leur rendre la chair blanche. J'espère que vous insérerez les méthodes suivantes, afin que mes confrères, puissent en profiter aussi bien que moi, j'ai cru le faire à présent plus qu'en tout autre temps, car c'est précisement la saison où l'on élève les veaux. Ainsi Cultivateurs faites attention aux Méthodes suivantes.

Manière d'élever et de sevrer les veaux.

Un cultivateur du comté de Norfolk en Angleterre, a élevé il y a quelques années, 24 jeunes veaux qu'il gouverna de la manière suivante, qui lui a mérité le prix donné par la société d'Agriculture de son comté.

Aussitôt après leur naissance, il les séparait de leurs mères; les enfermait dans une étable sur les fumiers et avec du lait pur écrémé. Pendant un mois on leur donnait cette boisson trois fois par jour, le matin, le midi et le soir. Au bout d'un mois il leur donnait la même quantité de lait, mais mélangée avec de l'eau le matin et le soir, pendant le journée on leur donnait du foin et à midi de l'eau et du son, mêlés également. Au bout du 2ème. mois, on ne leur donnait plus le lait et l'eau que le matin, pendant le jour ils avaient du foin, et à midi et le soir, le mélange d'avoine et de son comme ci dessus avec de l'eau pour boisson. Au bout du 3ème. mois, l'herbe commençant à croître, on les mit paître dehors, ayant le soin de les renfermer le soir et leur donnant du foin jusqu'à ce que l'herbe fût haute, et le temps chaud. Tous prospérèrent parfaitement, bien portans, et réussirent très-bien. Cette manière de sevrer les veaux fait qu'ils n'épuisent par leurs mères et qu'on peut profiter de la crême du lait, ce qui est d'un énorme avantage si l'on a plusieurs vaches.

Manière d'engraisser les veaux promptement et de rendre leur chair blanche.

Aussitôt que les veaux sont en état de marcher, il faut les enfermer dans un lieu obscur et chaud, comme on le pratique pour les cochons de lait, leur mettre une mangeoire un peu profonde où on leur donne de la farine de blé d'inde non criblé autant seulement qu'ils peuvent en manger. Il faut attacher aussi dans leur étable une botte d'herbe fine, et un morceau de craie (Blanc d'Espagne) placé à leur portée. En mangeant ou léchant ces différentes choses ils acquièrent de l'appétit pour jeter le lait de leur mère, et de cette manière ils se refroidissent, s'engraissent et s'amollissent très promptement. L'état de réclusion où ils se trouvent les empêchent de courir, les empêche de perdre leur chair et leur graisse. La craie qu'ils lèchent empêchent les sucs aux qui trop souvent les font périr. Une étable de huit ou neuf pieds carrés suffit pour si on sepa veaux, on doit la tenir très sèche et très propre. Tous les matins et les soirs, au moyen d'une corde on doit amener les veaux jeter leur mère qui devrait être attachée dans leur écuries respectives, et on les reconduit ensuite dans leur étable, de cette manière on peut leur faire têter d'autres vaches que leur mère, cela cependant est rarement nécessaire si les vaches sont bien nourries à moins que l'on veuille les amener à une grosseur exorbitante ou si les garder un mois ou deux de plus qu'à l'ordinaire.

On doit nourrir les vaches avec de bon foin, des citrouilles, des patates bouillies et écrasées avec un peu d'herbe, un peu d'eau et ajouter une poignée de farine de blé d'inde. Il faut de temps en temps leur donner une poignée de sel si l'on n'a pas eu le soin de saler le foin, lorsqu'il a été entassée, ce que quelques personnes pratiquent avec beaucoup de succès.—L'eau salée sera meilleure, fleurs si on a soin d'y mettre quelque feuilles et de très peu on peut ramasser dans les granges. Les vaches nourrissent beaucoup cette eau, et si l'on a soin de répandre une poignée de farine sur ces fleurs et ces feuilles après qu'elles ont bu, elles les mangeront facilement. Pour rendre la chair des veaux blanche, il faut ôter de leur foin dans saignée au cou tous les trois jours, dans un temps clair, et de continuer cette saignée pendant trois ou quatre semaines, jusqu'à ce que les veaux soient parfaitement sains, ce qui se connaît dans les yeux. Cette saignée doit se pratiquer dans le milieu de jour après que les veaux a digeré son repas du matin. Il n'y a pas d'animal qui soit plus sujet aux humeurs et à trop de plénitude que les veaux; il est avoir le soin de les pourir légèrement dans les commencemens et de les saigner quand ils remoiement du degout pour la nourriture.

CANADIEN.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, SAMEDI, 25 FEVRIER 1843.

Fantaisies,

REFLEXIONS, NOUVELLES ET CANCANS.

(*Qui bien aime bien châtie.*)

L'*Acadia* est arrivé. La nouvelle la plus intéressante pour le pays est la nomination officielle du Très-honorable Sir Chs. Theophile Metcalfe, comme gouverneur du Canada. Nous croyons cependant que comme la résignation de Sir Chs. Bagot n'était que conditionnelle le rétablissement de sa santé pourrait modifier cet arrangement.

Le discours de la Pouverture du Parlement n'offre rien de remarquable ; il contient comme tous les documents de cette nature des louanges sur la valeur, la gloire et la prospérité de la nation, pour faire mieux passer les demandes d'argent qui l'accompagnent.

OPINION PUBLIQUE.

Mystère politique, c'est-à-dire comique, en un acte.

Dis moi à quel journal tu souscris et je te dirai qui tu es.

SCÈNE CINQUIÈME.

Monsieur Commode rentre apportant à bras tendu et d'un air supérlativement capable un encrier de bronze, du papier doré sur tranche et d'immenses plumes d'oie.

Riflaud.—Ah ! eh ! il paraît que nous allons écrire avec ces outils-là une adresse qui ne sera pas piquée des coquerelles.

Grichepoil.—Qu'est-ce qui va tenir la plume, ça appartient à Monsieur Commode.

Commode.—Eh non, eh non, messieurs, je vous communiquerai mes idées avec grand plaisir, mais si mon ami Riflaud ou quelqu'un de ces messieurs voulait remplir l'office de secrétaire ça m'obligerait beaucoup et d'ailleurs la besogne en irait mieux.

Tous les convives.—A monsieur Riflaud, monsieur Riflaud, c'est monsieur Riflaud, voyons, à la table, à la table monsieur Riflaud ; plume en main Mr. Riflaud.

Riflaud, *allant se mettre à la table.*—Eh messieurs, vous me confusionnez indestructiblement. Je suis bien reconnaissant de l'honneur dont auquel vous m'accablez, mais en vérité sur ma bonne foi et conscience je n'en suis pas susceptible sur la plume ; voyez-vous depuis que j'ai laissé les études je me sommes, occupé de mon petit négoce d'animaux et de culture et j'ai perdu l'habitude d'écrire, je lis assez couramment la moulée mais je me perds dans la courante.

Tous les convives.—Eh bien alors, monsieur Prudentane a la plume.—Monsieur Prudentane secrétaire. Prudentane ! Prudentane !

Prudentane, *ballottant.*—Je vous suis bien reconnaissant de l'honneur..... et ça ne serait pas de refus..... mais il y en a d'autres..... qui pourraient faire la chose.... mieux que moi. Ce n'est pas l'idée qui me manque ; j'ai assez d'instinct et d'imagination mais quand il me faut mettre tout ça par lignes et par mesure ça s'embrouille au bout de ma plume et je ne suis plus capable de m'y reconnaître.... je suis certain que j'écrirais, passablement, supérieurement si je pouvais seulement trouver les mots— je crois pourtant que si je voulais en faire mon métier, j'y viendrais tout comme un autre ; .... pour ce qui est d'à cette heure je vous prie de m'excuser surtout pour besogne d'aujourd'hui qui demande pour ainsi dire de l'impromptuastion et j'y suis si gauche qu'à me voir écrire vous me prendriez pour une bête.

Rigidoux.—Eh oui ! aujourd'hui le monde est si méchant qu'il juge les gens à leur manière d'écrire.

Froedinet.—Ce qui explique l'abondance des imbéciles que l'on découvre chaque jour. Allons ; décidément c'est Mr. Commode qu'appartiennent l'honneur et la tâche.

Commode, *allant s'asseoir vis-à-vis de Perécrier, élippreuant la plume.*—Eh non ! messieurs, je vous en supplie ; je ne suis pas en verve aujourd'hui : un autre ...

Rigidoux.—Eh par patriotisme, monsieur Commode.

Commode.—Allons puisque vous le voulez impérieusement je ferai tant bien que mal ; d'ailleurs nous travaillerons tous ensemble, et vous m'aiderez de vos lumières ; ne me passez rien, si quelque mot ne vous plaisait pas dites-le moi, je vous serai obligé ; voyez-vous je ne tiens pas du tout à mon style et d'ailleurs comme dit monsieur de Châteaubriand brillant dans ses satires ;.... A propos avez vous lu les impayables satires de monsieur de château brillant.

Froedinet.—Non ; mais j'ai lu celles de Boileau.

Commode.—Ah ! tiens ! c'est Boileau que je voulais dire ; voyez-vous je lis tant, tant d'auteurs que je les confonds tous dans ma mémoire, d'ailleurs ces deux écrivains se ressemblent beaucoup.

Riflaud, *à part, à Grichepoil.*—Ils sont savants à plein ces gens de la ville, ça vous a des livres à revirer-coffres. J'aimerais bien à m'instruire comme ça. Dites-moi, monsieur Commode, voudriez-vous me prêter quelques uns de vos livres quand vous ne nous en servirez pas.

Commode.—Avec le plus grand plaisir mais j'ai bien peu de chose à présent, je n'ai que les classiques grecs.

Riflaud.—Ah ! mais je n'entends plus un mot de latin je ne sais plus que *rosa* la rose et *mensa* la mule, d'ailleurs c'est trop sérieux.

Lebahit.—Pourquoi ne faites-vous pas souscrire à la bibliothèque par quelques uns de vos amis de la ville ; vous pourriez avoir pour un plastre par année autant d'ouvrages que vous le désireriez.

Grichepoil.—Ne m'en parlez pas ; j'ai voulu y souscrire à cette chose-là mais j'ai été bien attrapé, ils m'envoient un livre, c'était bien beau ; nous nous sommes affreusement amusés à lire ça, on pleurait tous les soirs à verser, et avait le cœur brisé comme des mâts de laine... ça parlait de la mort de Rousseau.

Riflaud.—Quel Rousseau ...

Grichepoil.—Jacques Rousseau.

Riflaud.—Tiens ! il est mort, ce pauvre homme, et de quelle mort.

Grichepoil.—Eh ! de la mort du philosophe, bénêt !

Lebahit.—Mais je ne vois pas comment vous avez été attrapé, comme vous dites.

Grichepoil.—Oh je ne dis pas, pour une fois ça pouvait passer; après ça ils m'envoyaient toujours le même livre.

Commode.—Quel titre a donc cet ouvrage !

Grichepoil.—*Prélnce !*

Prudentane, *d'un air important.*—Et de quel auteur, s'il vous plaît.

Grichepoil.—A peu près un pouce.

Prudentane.—Ah c'est ici Petit-Poucel, je l'ai lu ça, et voilà long-tems.

Rigidoux, *et Froedinet, se pâmant de rire.*

Commode.—Voyons, messieurs, j'attends plume en main vos ordres ; je crois que nous oublions le sujet le plus important. Où en sommes nous de notre adresse. J'ai mis déjà le titre. Au très honorable sir Chs. Bagot, etc.

Riflaud.—Il me semble, pardon si je vous interromps, que ce serait plus flatteur si on mettait, *A lord Bagot*, et puis ses autres soubriquets ; ça sonnerait mieux ; ça lui ferait plaisir ; vous savez que toutes les grosses poches de l'Angleterre s'appellent des lords, c'est comme qui dirait *écuyer* par ici ; moi je suis capitaine milice, je m'intitule écuyer ; son Excellence est capitaine-général on doit lui rendre les honneurs qui lui appartiennent quandmême il ne lui appartiendraient pas.

Commode.—Pardon, mon cher Riflaud, ce